Promotion des carrières féminines à l'Université : quels outils ?

Autor(en): **Praz, Anne-Françoise / Schiess, Christian**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[94] (2006)**

Heft 1502

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-282998

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Promotion des carrières féminines à l'Université : quels outils ?

Les stéréotypes de sexe sont tenaces. Même à vouloir les combattre, on s'y fait piéger. Ainsi, les mesures pour promouvoir l'égalité des sexes à l'Université, si nécessaires soient-elles, n'échappent pas à certains effets pervers. Deux exemples emblématiques.

Anne-Françoise Praz et Christian Schiess

En décembre 2005, l'EPFL lançait une campagne visant à promouvoir les branches scientifiques et techniques auprès des adolescentes. Le matériel produit se décline en plusieurs supports graphiquement très attractifs, mais le contenu se révèle plutôt inégal. Le portfolio *Les sciences, ça m'intéresse* ! emporte l'adhésion : les fiches présentent des jeunes filles concevant des projets divers dont on perçoit tout de suite l'utilité concrète (des maisons intelligentes et écologiques, des logiciels pour choisir les meilleures vacances, des robots pour évaluer les dommages d'une catastrophe naturelle). A travers une série de portraits, des professionnelles évoquent leurs souvenirs de fillette curieuse, leur métier captivant, les avantages qu'il procure en termes de contacts, de découvertes, de valorisation de soi. Bref, des femmes engagées, sûres de leurs compétences, passionnées d'apprendre et de créer.

En revanche, une image consternante des (futures) étudiantes de l'EPFL se dégage de la brochure *Clic… sur ton futur*! Si l'on en croit les scénarios proposés par les cinq bédéastes invité-e-s, le premier souci d'une jeune fille visitant l'EPFL est celui du look approprié: tenue gothique, skateuse ou punkette, le choix est crucial ! Si les filles choisissent d'étudier à l'EPFL, c'est que les garçons y sont «super craquants» et qu'on y organise «des fêtes d'enfer». On imagine le tollé, si une brochure incitait les garçons à étudier dans une haute école de santé en vantant les charmes des futures infirmières. Dans le scénario le plus affligeant, une pin-up moulée dans un collant sexy passe sa journée à folâtrer dans les bois de Dorigny, à fréquenter le cinéma et la cafeteria, où un beau Black tout en muscles lui propose « un coup de main pour ses calculs ». Pendant ce temps, son ordinateur travaille tout seul sous la surveillance de son gentil toutou enrubanné, qui se verra récompensé par un gros bisou; et plus encore, puisque sa maîtresse concocte un logiciel pour lui permettre de parler, qu'elle sache enfin «tout ce qu'il a sur le cœur ». A noter que le scénario présentant l'image la plus positive des femmes scientifiques se trouve desservi par un dessin vieillot et une surabondance de texte.

On comprend le souci de coller aux préoccupations du public cible. Mais même en supposant que les pré-adolescentes n'ont en tête que le look à la drague, on pourrait imaginer les péripéties cocasses d'une étudiante aux prises avec la mise au point d'un tissu aux vertus relaxantes ou d'un logiciel d'analyse des émotions. L'essentiel étant que des filles actives et créatives soient le moteur de l'histoire, afin de permettre aux jeunes lectrices de s'y identifier et de se projeter dans une telle carrière.

« Pour réussir, il leur faudra travailler douze heures par jour sans compter »

Lorsque les actions en faveur de l'égalité s'adressent non plus aux adolescentes, mais aux universitaires elles-mêmes, il n'est pas rare d'y retrouver le même type de préjugés, certes véhiculés de manière plus subtile. Un cycle de conférences mis en place par l'Université de Genève en fournit un exemple instructif. Intitulé « Carrière académique et projet de vie », il est présenté par le rectorat comme un moyen de pallier le manque de relève féminine. Pourtant, une seule des 14 conférences aborde explicitement dans son titre la question de la discrimination selon le sexe. Interpellée sur ce point dans le forum intranet de l'Université, l'initiatrice et responsable de ces conférences défend son choix en arguant que son objectif n'est pas de faire «disparaître aujourd'hui nos collègues masculins de cette université à laquelle nous aspirons pour le futur» (sic). Le spectre de la disparition des hommes est un argument masculiniste classique. Dans cette logique, les mesures en faveur des carrières féminines tendent à se concentrer exclusivement sur la situation des femmes. Ce qui est implicite, c'est que le problème de l'inégalité d'accès aux carrières universitaires est uniquement celui des femmes et que c'est à elles de s'adapter à un mode de fonctionnement nullement remis en cause. C'est en définitive parce qu'elles ne seraient pas assez débrouillardes, voire pas assez compétentes ou «performantes», que leurs parcours universitaires se trouvent entravés. Voici donc des stéréotypes qui peuvent être reproduits par les personnes mêmes dont la mission est de les dépasser.

Ce qui n'est pas remis en question, c'est la définition masculine de la carrière universitaire, cette vision romantique d'un savoir auquel il faut consacrer tout son temps et son énergie, par un amour de la science qui serait un gage de désintéressement et donc d'objectivité. C'est ainsi que des chercheuses s'entendront dire par leurs «mentors» que pour réussir il leur faudra travailler douze heures par jour sans compter. On sait ce que cela signifie lorsque les femmes effectuent 80% du travail domestique non rémunéré. Ces injonctions managériales tendent à imposer un rendement quantitatif face auquel la qualité du travail est parfois reléguée au second rang. Quant aux hommes, une telle définition de la carrière scientifique sous-entend que ceux qui sont en place le seraient nécessairement en fonction de leurs seules compétences…